

Ce que la littérature doit à la traduction

Date de réception : 14/02/2020 ; Date d'acceptation : 30/08/2021

Résumé

Cette contribution, qui s'adresse tant aux étudiants de traduction qu'aux étudiants et enseignants de littérature, a pour objet de mettre la lumière sur la dette historique que les littératures nationales, et la Littérature en tant que pratique, ont envers la traduction. Il ne s'agira pas uniquement de rappeler le rôle qu'a joué la traduction dans la diffusion des textes et donc dans l'édification de la littérature universelle car l'apport décisif des traducteurs/rices est souvent oublié, occulté. Nous rappellerons aussi comment la traduction a été un facteur principal dans le développement, voire la fondation, des littératures au sein des langues-cultures, ainsi que les principales fonctions historiques de la traduction. Nous aborderons enfin ce que nous considérons être le point culminant de la relation Traduction-Littérature (dans cet ordre), à savoir le lien ontologique entre les deux pratiques.

Mots clés: ; Traduction; Littérature; Invisibilité du traducteur ; fonctions historiques de la traduction.

Ghassan LUTFI *Université des Frères
Mentouri Constantine 1,
Algérie.**Abstract**

Addressing students of translation and teachers and students of literature, the present contribution aims at shedding light on the historical debt that national literatures, and literature as a practice, have toward translation. First, the paper recalls the role played by translation in the dissemination of texts, and thus in the construction of universal literature, since the decisive contribution of translators is often forgotten and obscured. Furthermore, it highlights how translation has been a principal factor in the development, not to say the foundation, of literatures in the frame of languages-cultures, as well as the principle historical functions of translation. Finally, the paper examines what I consider as the highlight of the relation Translation-Literature (in this order): the ontological relationship between the two practices.

Keywords: Translation; Literature; Translator's Invisibility; Historical Functions of translation.

ملخص

تسعى هذه المقالة إلى تسليط الضوء على ما تدين به آداب الأمم المختلفة و الكتابة الأدبية في حد ذاتها للترجمة. سنذكر أولاً بالدور الذي أدته الترجمة في انتشار النصوص و بالتالي في بناء الأدب العالمي، فالدور المحوري و الحاسم الذي أداه المترجمون و المترجمات منسي في أغلب الأحيان. سنذكر أيضاً بأن الترجمة كانت عاملاً حاسماً في تطور الآداب بل و في تأسيسها، و نشير إلى أهم الوظائف التاريخية التي أدتها الترجمة في هذا المجال. و سنعرض في الأخير لما نعتبره ذروة العلاقة بين الترجمة و الأدب (بهذا الترتيب)، ألا و هي العلاقة الوجودية بين الممارستين.

الكلمات المفتاحية: ترجمة؛ أدب؛ اختفاء المترجم؛ وظائف الترجمة التاريخية

* Corresponding author, e-mail: lutfighassan@gmail.com

I- Introduction :

L'objet de la présente contribution, qui s'adresse non seulement aux étudiants de traduction mais aussi aux étudiants de littérature, est de mettre la lumière sur la dette historique que les littératures nationales, et la Littérature en tant que pratique, ont envers la traduction. Il ne s'agira pas uniquement de rappeler le rôle qu'a joué la traduction dans la diffusion des textes et donc dans l'édification de la littérature universelle car l'apport décisif des traducteurs/rices est souvent oublié, occulté. Nous rappellerons aussi comment la traduction a été un facteur principal dans le développement, voire la fondation, des littératures au sein des langues-cultures, ainsi que les principales fonctions historiques de la traduction. Nous aborderons enfin ce que nous considérons être le point culminant de la relation Traduction-Littérature (dans cet ordre), à savoir le lien ontologique entre les deux pratiques. La hiérarchie Littérature/traduction sera ainsi, sinon renversée, du moins remise en question.

II- L'invisibilité du traducteur et de la traduction :

L'historien français Fernand Braudel disait : « Les transports culturels se font souvent sans que l'on sache qui étaient les camionneurs » [1]. Les traductions sont invisibles ; les traducteurs le sont encore plus, et ce malgré l'influence capitale qu'ils peuvent avoir sur leurs littératures et cultures respectives. Ainsi a-t-on relevé l'influence du style d'Hemingway sur toute une génération d'écrivains en Allemagne, mais Marcel Reich-Ranicki demande fort judicieusement : « Mais est-ce bien lui [Hemingway] qui a exercé cette influence ? N'est-ce pas plutôt Annemarie Horschitz-Horst, sa traductrice allemande ? » [2]

Cette invisibilité se manifeste de plusieurs manières :

- Dans le discours éditorial et paratextuel : le nom du traducteur est souvent absent dans la page de couverture, et quand il est mentionné, c'est toujours avec des caractères plus petits, comme par discrétion, non pas voulue (bien que souvent intériorisée) mais plutôt imposée. Quand on présente l'œuvre dans la quatrième de couverture, c'est à peine si on mentionne qu'il s'agit d'une traduction. Quelques fois ce déni peut être poussé jusqu'au ridicule : dans la quatrième de couverture de la traduction arabe de *Meursault, Contre-enquête*, nous lisons :

كمال داود [...] الذي تمكن، برمياً رام، أن يحمل الأدب الجزائري الفرنكوفوني إلى لغات شتى...منها العربية

Ainsi, ce serait grâce à Kamel Daoud lui-même, et non à ses deux traducteurs libanais, que la littérature algérienne d'expression (ou *de graphie*) française est disponible en langue arabe ! [3] Les traducteurs sont invisibles aussi car ils n'écrivent pas, ou très peu, de préfaces à leurs traductions. Certains écrivent des préfaces mais n'y abordent pas leur travail et parlent exclusivement du texte dont ils présentent le contexte, les thèmes...etc. Leurs préfaces sont alors des préfaces *allographes*, c'est-à-dire produites par des personnes *autres* que l'auteur du texte. En faisant cela, les traducteurs consacrent donc leur invisibilité et leur statut de non-écrivains. D'ailleurs, nous sommes d'accord avec Gérard Génette qui considère que si le traducteur parle du processus de la traduction dans sa préface, celle-ci cesse d'être une préface allographe et devient *auctoriale* [4]. Il faut ajouter à cela que quand les traducteurs écrivent des préfaces actoriales, celles-ci prennent souvent la forme d'« excuses ».

- Dans la réception journalistique des traductions. Comme le signale Antoine Berman, la traduction n'est pas toujours aperçue :

« Car il y a plus de réception d'« œuvres étrangères » (dans la presse, c'est-à-dire dans les sections littéraires des quotidiens, des hebdomadaires, dans les revues et magazines littéraires, dans les ouvrages critiques sur des auteurs étrangers, etc.) que de « traductions » *comme telles*. » [5]

- Dans le discours académique : D'abord, les livres d'histoire de la littérature ignorent ou « oublient » souvent le rôle que les traducteurs ont joué au sein des

langues et des littératures « nationales ». Mais même quand on reconnaît ce rôle, on ne consacre qu'une partie infime à leurs traductions. Ensuite, dans l'enseignement de la littérature ; comme le note Lawrence Venuti :

“The marginality of translation reaches even to educational institutions, where it is manifested in a scandalous contradiction: on the one hand, an utter dependence on translated texts in curricula and research; on the other hand, a general tendency, in both teaching and publications, to elide the status of translated texts as translated, to treat them as texts originally written in the translating languages” [6]

Les cultures qui oublient ce rôle ne sont pas des « cultures-de-traduction », et selon Antoine Berman, la culture française, contrairement à la culture allemande (et romaine), fait partie de ces cultures-là. L'Académie française a compté parmi ses membres des traducteurs, mais ce n'est plus le cas aujourd'hui, et l'exemple de Nicolas Perrot d'Ablancourt est significatif : Bien qu'il fût principalement traducteur (de Cicéron, Tacite, Xénophon, César, Lucien, etc.), et qu'il fût considéré comme « le prince des traducteurs », la mention « traducteur » ne figure pas sur son portrait sur le site officiel de l'Académie ; de plus nous y lisons la citation suivante de Chapelain : « (...) quoiqu'il soit sans comparaison le meilleur de nos traducteurs, c'est dommage qu'il se soit réduit à un emploi si fort au-dessous de lui. » [7] !

Cette vision négative, dépréciative, de la traduction, se traduit par un dénigrement de la traduction et du traducteur dans la culture, et dans des dichotomies comme texte/traduction, écrivain-créateur/traducteur-copiste, privilégiant le texte et l'écrivain bien sûr. Ceci est à la fois le résultat et la consécration de la manière dominante du traduire, à savoir la manière transparente, effaçante ; le travail sur la langue que l'écrivain ose et qui est sanctionné culturellement et littérairement, le traducteur ne l'ose pas :

Ainsi, dans une dominance linguistique-culturelle subordonnante, un texte peut installer une contre-dominante paratactique (Hemingway), une traduction-traduction ne peut et ne l'ose pas. Elle est l'application d'un patron idéologique. Son non-prestige est le produit de son non-travail. Prestige et travail sont dans un rapport circulaire. [8]

D'où les métaphores majoritairement négatives utilisées pour « décrire » la traduction : envers de la tapisserie, pervertissement, contamination...etc ; et le traducteur : faussaire, individu sans pensée propre...etc.

Cette vision se traduit aussi dans le statut juridique et financier des traducteurs : le droit du traducteur est tributaire du droit d'auteur [9] ; les traducteurs sont sous-payés, et vivent rarement de leur plume. Ce ne fut pas toujours le cas : Jacques Amyot a connu la gloire et les honneurs de son vivant (fait rarissime pour un traducteur, faut-il le signaler) et a laissé une immense fortune à ses héritiers ; Hunayn Ibn Is hak, quant à lui, recevait 500 dinars le mois quand il avait une commande de traduction à réaliser, soit 23000 USD [10]. En outre, et par conséquent, les traducteurs travaillent dans des conditions qui ne leurs sont pas favorables. Les délais sont souvent serrés, leur marge de manœuvre en matière de stratégies textuelles, réduite.

Tout cela explique la nécessité de sortir la traduction de sa « condition ancillaire » [11], et ce en revisitant l'histoire de la littérature et en montrant que celle-ci est inséparable de l'histoire de la traduction.

III – Les traducteurs, faiseurs des alphabets :

Bien que l'objet principal du présent article est de montrer le rôle qu'a joué la traduction dans le développement et la fondation des littératures, cela ne peut se faire sans dire le rôle, non moins fondamental, des traducteurs en tant qu'artisans et faiseurs des langues. Nous ne donnerons ici que quelques exemples et commencerons par les fondements, c'est-à-dire par l'alphabet.

Ainsi, en traduisant la Bible pour les Goths au 4^{ème} siècle de notre ère, Ulfila a créé par un alphabet pour cette langue qui n'était jusqu'alors que parlée. Il a aussi introduit des néologismes tant sur le plan du lexique que de la phraséologie. Il est considéré comme « le fondateur de la littérature gothique ».

Au 9^{ème} siècle, les frères Cyril et Méthode, eux aussi traducteurs de la Bible, ont doté le vieux slave d'un système d'écriture, le « Glagolotique » (« prononciation »), que leurs disciples développeront après eux pour donner l'alphabet Cyrillique [12].

La création des alphabets a contribué à la préservation de l'héritage culturel et à la naissance des littératures nationales.

IV – Les traducteurs et le développement des langues nationales :

C'est grâce aux traducteurs que les « grandes » langues européennes sont devenues des langues « savantes », « cultivées », alors qu'elles étaient considérées il y a peine quelques siècles comme des dialectes, langues « vulgaires », voire barbares (Lingua barbarica).

En Angleterre, Geoffrey Chaucer (14^{ème} siècle) a jeté avec ses traductions du latin, de l'italien, et du français les bases de la « poésie narrative » et importé des genres littéraires, notamment la balade. Peu de temps après, Wycliffe et les lollards, traducteurs de la Bible qui ont encouru le courroux de l'Église et ont été persécutés par l'Inquisition, ont enrichi l'anglais avec des centaines de mots en les introduisant du latin. Au début du 16^{ème} siècle, William Tyndale, lui aussi traducteur de la Bible et dont le sort ne fut pas meilleur que celui des lollards, a créé un grand nombre de mots et d'expressions, et a influencé le style, la syntaxe, la cadence...etc. à tel point qu'on a pu dire qu'il a donné une langue aux anglais.

En France, Les traducteurs médiévaux et plus particulièrement Nicole Oresme, ont introduit eux aussi des centaines de mots et ont participé, à la création de ce qu'Antoine Berman appelle la prose fondamentale du français. Ceci est d'une importance capitale car la prose fondamentale est le médium commun qui véhicule les différents types de textes à un moment historique donné :

Si chacun des types de textes (...) possède sa propre forme, ses propres modes d'exposition, de structuration des énoncés, d'organisation des concepts, il n'en reste pas moins qu'ils sont tous écrits dans un médium identique. Ce médium c'est la prose fondamentale d'une culture. [13]

Durant la Renaissance, et suite à l'Ordonnance de Villers-Cotterêts, Jacques Amyot, traducteur de Plutarque, a systématisé et poussé encore plus loin le travail amorcé par Oresme et les traducteurs médiévaux. Jacques Amyot est considéré comme l'un des créateurs de la prose classique. Richard Simon, critique littéraire classique, le nomme « père de la langue française ». Gustave Lanson va même jusqu'à dire que le Plutarque d'Amyot a rendu Montaigne possible [14].

En Allemagne, un autre grand traducteur de la Bible, en l'occurrence Martin Luther, a eu une influence décisive sur l'allemand : la première grammaire de l'allemand, publiée au 16^{ème} siècle était directement basée sur sa Bible. Malgré les révisions ultérieures, l'influence de Luther se ressent jusqu'au 19^{ème} siècle, dans la grammaire des Grimm.

Luther a créé un nouvel allemand, à la fois populaire, oral, celui des *mundarten*, et épuré, dédialectisé, s'élevant au-dessus des multiples dialectes sans les nier ou les écraser. On le considère ainsi comme une césure en Allemagne :

Il y a désormais *un avant- et un après-Luther*, non seulement religieusement et politiquement, mais *littérairement*. (...) : pour lire les *Nibelungen* [épopée médiévale allemande] ou Maître Eckart, il faut aux Allemands des intra-traductions, ce dont n'ont pas besoin les Italiens pour lire Dante, pourtant contemporain de Maître Eckart

[15].

IV – Les traducteurs et le développement des littératures nationales :

Nous arrivons maintenant à la relation entre la traduction et le développement des littératures à proprement parler, bien que tout ce qui a été dit jusqu'ici n'en était pas éloigné, puisqu'il s'agissait non seulement d'emprunts de mots et de concepts mais aussi de phraséologie, de tournures syntaxiques, c'est-à-dire de formes d'écriture.

Un grand nombre de littératures ont vu le jour dans et par le labeur de la traduction. L'exemple le plus frappant est peut-être celui de la littérature latine. Ainsi, toute la littérature et l'art romains (mythologie, théâtre, art oratoire, statuaire, poésie lyrique et épique) est le fruit d'un processus de traduction-imitation-émulation (*emulatio*), qui était pratiquée et perçue comme une conquête. Bien plus que cela, et comme le note Frederick M. Rener : « In late Roman times, Vergil's three works, the *Bucolics*, the *Georgics* and the *Eneid*, were regarded as "translations" of three Greek poets, Theocritus, Hesiod and Homer » [16]. On peut expliquer cela par ce que Nietzsche appelle le manque de sens historique chez les romains et la tendance à la conquête. On peut aussi donner une autre explication : l'ouverture des romains, pour qui la citoyenneté, contrairement aux grecs, reposait sur la notion de l'*origo* qui impliquait que les romains sont « Tous de étrangers » [17], et d'ailleurs l'*Énéide* est largement inspirée de Homère. Mais le plus important à noter ici est que la traduction a n'a pas seulement fondé la littérature romaine : elle a servi aussi les auteurs grecs par ce que Berman appelle un transfert d'autorité. Berman cite à cet effet Hannah Arendt :

Mais le fait historique capital est que les Romains pensèrent avoir besoin aussi de pères fondateurs et d'exemples autoritaires dans les choses de la pensée (...) et admirent les grands « ancêtres » grecs comme leurs autorités pour la théorie, la philosophie et la poésie. Les grands auteurs grecs devinrent des autorités pour les Romains, ce qu'ils n'avaient pas été pour les Grecs [18].

Nous pouvons citer aussi le cas de la littérature argentine, avec des autorités comme Borges, et le cas de la littérature brésilienne avec le manifeste de l'anthropophagie qui s'est développé en un expérimentalisme littéraire lié à une poétique de la traduction. Haroldo de Campos concevait la traduction créative (*transcréation*) comme un acte de parricide (le père étant ici la culture portugaise, et plus généralement européenne), de transfusion, de vampirisation, de nutrition pour le traducteur et de fondation de toute une culture nationale [19].

Nous pouvons évoquer aussi la profonde influence que certaines traductions ont eu sur la production littéraire dans la culture réceptrice, à travers les thèmes, les expressions...etc., comme c'est le cas de la « version autorisée » de la Bible en Angleterre, appelée aussi la *King James Version*, que d'aucuns considèrent comme le premier classique de la littérature anglaise. Ceci nous ramène aux *fonctions historiques* de Jean Delisle.

V – Les traducteurs et le développement des littératures nationales :

Jean Delisle [20] a énuméré quelques fonctions historiques de la traduction. Nous évoquerons celles qui ont directement trait à la littérature.

V. 1. La fonction stylistique :

Par laquelle les traducteurs « contribuent à enrichir les moyens d'expression d'une langue en y introduisant de nouvelles structures syntaxiques, de nouveaux effets par mimétisme avec une autre langue ». Durant la Renaissance Arabe (*Nahda*), les traducteurs de la prose romanesque européenne en ont importé les formes d'écriture, libérant la littérature arabe de sa lourdeur causée par une tendance excessive à

l'utilisation des rimes (saj') et des figures de style. Les traductions de Shakespeare ont joué le rôle de modèles de nouvelles formes pour le théâtre, en France (d'où la résistance farouche de Voltaire) et en Allemagne : A.W. Schlegel en était tout à fait conscient, lui qui a dit : « ma traduction a changé le théâtre allemand ». Peu de temps avant lui, Christoph Martin Wieland, lui aussi traducteur de Shakespeare, avait joué un rôle capital en introduisant le vers blanc en Allemagne et a contribué dans l'invention d'un style et d'un langage pour le théâtre allemand [21].

V. 2. La fonction littéraire :

C'est-à-dire l'introduction de nouveaux genres littéraires jusque-là inconnus dans la littérature d'accueil. Delisle donne l'exemple de Chaucer qui a introduit plusieurs genres dont la ballade. Pensons encore une fois aux traducteurs de la Nahda qui ont introduit le roman et le théâtre dans la littérature arabe, qui ne le connaissait pas, du moins dans leur forme occidentale.

D'ailleurs, le roman, en tant que genre doit sa naissance même à un processus de « traduction » :

Michel Zink a bien indiqué qu'au Moyen Âge, au XIIème siècle, le roman est la translation et la transformation de toute une textualité, latine en particulier, en 'roman' au sens de la langue romane. C'est une mise en roman qui finira par donner son nom au genre tel que nous le connaissons et l'identifions [22].

V. 3. La fonction interprétative :

Qui signifie que la traduction est une lecture, interprétation, une lumière chaque fois nouvelle sur le texte. Delisle cite André Markowicz, (re)traducteur contemporain de Dostoïevski, qui disait : « Un auteur étranger est la somme de toutes ses traductions, passées, présentes et à venir ».

Mais puisque, comme l'exprime bien Vladimir Nabokov, « A good reader, a major reader, an active and creative reader is a rereader » [23], la traduction n'est pas seulement une lecture, mais la meilleure lecture que l'on puisse faire d'un texte. C'est une opinion que partagent non seulement des traducteurs (comme Gayatri Spivak) mais aussi des écrivains, comme Italo Calvino. Ezra Pound pratiquait et prônait « la critique par la traduction » (Criticism by translation) qui constituait l'un des niveaux de la critique chez lui [24].

Ainsi la traduction, quand elle n'est pas traduction-introduction mais plutôt travail sur la lettre et traduction-texte, est illumination, manifestation de l'œuvre: En bousculant l'ordre rigide des mots en français sous l'incidence du latin, La traduction de Virgile par Pierre Klossowski a illuminé le dire épique de l'Énéide qui ne raconte pas l'histoire mais mime l'action [25].

En illuminant les œuvres, la traduction les régénère et les rafraîchit : Il est bien connu que Goethe préférerait la traduction française de son Faust par Nerval à son propre texte. A cet effet, Jacques Derrida parle de la traduction relevante : elle est pour l'œuvre élévation, remplacement (déli et destruction), et enfin continuation.

V. 4. La fonction palliative :

C'est-à-dire la traduction comme moyen subtil pour les écrivains de déjouer la censure sous les régimes totalitaires. Delisle donne l'exemple de l'Italie fasciste, où la censure a fait naître tout un mouvement de traduction qui devint une forme d'activisme politique en entretenant le culte de l'Amérique, symbole de liberté. Ce fut aussi le cas pour Tahtawi, grand traducteur égyptien de la Nahda et fondateur de la fameuse école des langues : en traduisant les aventures de Télémaque de Fénelon, Tahtawi a exprimé, sans le « dire », son refus de l'absolutisme.

V. 5. La fonction récupératrice :

Celle de « conserver des œuvres dont les originaux sont perdus ». L'un des meilleurs exemples serait le livre de fables Kalila wa Dimna, dont seule la traduction arabe par Ibn Al-Muqaffa demeure, alors que l'original Sanskrit et la traduction Perse Pehlavi (à partir de laquelle la traduction arabe a été faite) sont perdus.

En effet, nombreux sont les textes qui doivent à la traduction leur survie ou leur entrée dans la scène littéraire qui leur est interdite par la censure politique ou religieuse. C'est le cas de plusieurs manuscrits d'écrivains soviétiques de l'opposition qui ont circulé sous forme de Samizdat (autoédition) et transférés clandestinement en Europe occidentale et parfois publiés en traduction avant leur publication dans leurs langues originales [26]. Al Khubz Al Hafi du marocain Mohammed Choukri en est un autre exemple. Écrit en arabe en 1972, il est traduit en anglais en 1973 par Peter Bowles (For Bread Alone), puis en 1980 par Tahar Benjelloun (Le pain nu), et n'est publié en arabe qu'en 1982.

Considérons enfin les Mille et une nuits qui sont un cas à la fois bien singulier et très significatif : En traduisant les Nuits, Galland a transformé des manuscrits épars en livre et a élevé un texte méprisé dans sa culture d'origine et considéré comme littérature basse, populaire, en un chef d'œuvre de la littérature universelle [27]. C'est grâce à ce passage par la traduction que les Nuits ont fini par trouver leur chemin vers le canon littéraire arabe. Bien plus, Galland a contribué à la création du texte, non seulement en le mettant en livre mais aussi en y ajoutant des histoires, et quand le sheikh Shirwani (Un indien musulman) a établi le premier texte arabe imprimé en 1814 (soit un siècle après la traduction de Galland), il a été profondément influencé par les traductions, alors qu'il possédait un manuscrit original [28]. Ainsi, pour les Nuits, la traduction a non seulement contribué à la canonisation, voire la découverte du texte, elle a aussi contribué à sa genèse et à son établissement.

VI – Lien « ontologique » entre littérature et traduction :

Nous atteignons ici un point essentiel dans la relation traduction-littérature, que nous pouvons nommer « lien ontologique ».

Tout d'abord, la littérature a besoin de la traduction comme elle a besoin de la critique, non seulement dans le sens qu'elle en a besoin pour être diffusée (comme nous l'avons longuement expliqué plus haut dans cet article), mais aussi dans le sens que la littérature appelle la traduction. Les textes veulent être traduits, même, surtout, quand ils paraissent intraduisibles. Car, comme l'explique si bien Antoine Berman, même si l'intraduisibilité est une structure de l'œuvre, « sa plus intime fierté » [29], la traduction « s'accomplit – sans l'abolir – dans l'espace de l'intraduisibilité » [30].

Le « lien ontologique » entre traduction et littérature se manifeste dans les littératures postcoloniales, où la traduction est un principe d'écriture. C'est, par exemple, le processus de créolisation qui passe par l'emprunt (avec ou sans glose), les variantes langagières, et surtout la *fusion syntaxique* [31], que Berman appelle la « superposition des langues », c'est-à-dire quand une langue est syntaxiquement modifiée par une autre langue, cultivée ou vernaculaire.

Mais la littérature appelle la traduction aussi dans le sens que la littérature voudrait être comme la traduction. L'écriture est une appropriation de textes préexistants, un rapport hypertextuel et transtextuel entre les textes. Antoine Berman explique que même si ce rapport n'est pas le même entre littérature et traduction, la littérature « en a la nostalgie » (d'ailleurs, les deux rapports sont proches). Le cas du Quichotte est caractéristique de cette nostalgie : Cervantès le présente comme la traduction d'un manuscrit arabe écrit par Cid Hamet Bengeli, et quand on sait que Don Quichotte est considéré comme le premier roman moderne, nous prenons pleinement conscience de cette nostalgie. Pour Antoine Berman donc : « une œuvre véritablement littéraire se déploie toujours dans un horizon de traduction »

VI- Conclusion :

Dans cet article, nous avons essayé de montrer que si, du fait qu'elle vient (souvent, pas toujours) après le texte, la traduction est considérée comme seconde, elle n'est pas pour autant secondaire. Elle est fondatrice de la littérature universelle, la Weltliteratur, et même des littératures nationales, de sorte que l'on peut amender la première partie de la phrase de Saramago citée en exergue pour y inclure les traducteurs aussi. Pour le texte, elle est survie/sur-vie (Überleben) ; elle le relève et l'emmène là où il ne peut aller par lui-même. La traduction est enfin ce à quoi aspire les textes, du moins les textes qui sont des Œuvres, les « beaux livres », car ceux-ci sont toujours écrits « dans une sorte de langue étrangère ».

Références bibliographiques :

- [1]: Cité in Sylvain Gouguenheim: *Aristote au Mont Saint Michel : Les racine grecques de l'Europe chrétienne*, Seuil, 2008, p 52.
- [2]: Cité in Katarina Reiss: *La critique des traductions, ses possibilités et ses limites*, traduit de l'allemand par Catherine Bocquet, Artois Presses Université, 2002, p 15. Reiss, justement, considère que Reich-Ranicki, fait l'exception.
- [3] : Cette invisibilité s'est répercutée sur la traduction elle-même, qui s'est caractérisée par un double effacement : elle a été à la fois effaçante et effacée. Voir à ce propos notre article :
غسان لطفي: «عندما تقتل الترجمة النص و تمحو آثار الجريمة: "مورسو" لكمال داود مترجمة إلى العربية»، مجلة العربية و الترجمة، العدد 30 حزيران/يونيو، 2017، صص 141-165.
- [4] Pour la définition et les fonctions de ces différents types de préfaces, voir : Genette, Gérard: *Seuils*, Éditions du Seuil, 1987.
- [5] - Berman, Antoine: *Pour une critique des traductions : John Donne*, Gallimard, 1995, p 95. C'est Berman qui souligne.
- [6] - Venuti, Lawrence: *Scandals of Translation. Towards an ethics of difference*, Routledge, 1998, p 89.
- [7] - Académie Française, « Nicolas Perrot d'Ablancourt », <http://www.academie-francaise.fr/les-immortels/nicolas-perrot-dablancourt> , consulté le 11/12/2019, nous soulignons.
- [8] - Meschonnic, Henri : *Pour la poétique II. Épistémologie de l'écriture. Poétique de la traduction*, Gallimard, 1973, p310.
- [9] - Voir l'excellent ouvrage de Salah Basalamah : *Le droit de traduire. Une politique culturelle pour la mondialisation*, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 2009.
- [10] - Gutas, Dimitri: *Greek Thought, Arab Culture. The Graeco-Arabic Translation Movement in Baghdad and The Early Abbasid Society (2nd-4th/8th -10th Centuries)*, Routledge, 1998
- [11] - Berman, Antoine : *L'Épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*, Gallimard, 1984, p14
- [12] - Pour ces exemples, et d'autres, voir Delisle, J. and Woodsworth, J. (Edit. and Dir.) : *Translators Through History*, Revised and Expanded by Judith Woodsworth, Benjamin Translation Library, John Benjamins Publishing Company, Amsterdam/Philadelphia, 2012. Cf particulièrement pages 3-21.
- [13] - Berman, Antoine: *Jacques Amyot, traducteur français. Essai sur les origines de la traduction en France*, texte établi par Isabelle Berman et Valentina Somella, Belin, 2012, pp 42-43, c'est Berman qui souligne.
- [14] - Cité in Antoine Berman: « la traduction et la langue française », *Meta*, Vol. 30, n4, pp 341-342, p 341.

- [15] - Berman, Antoine : *L'Épreuve...*op.cit., pp 48-49
- [16] - Cité in Berman, Antoine: *Jacques Amyot...*op. cit., p 262.
- [17] - C'est ce qu'affirme Florence Dupont dans *Rome, la ville sans origine*, Paris, Gallimard/Le Promeneur, 2011.
- [18] - Cité in Berman, Antoine: « Tradition, Translation, Traduction », *Le Cahier (Collège internationale de philosophie)*, n6, pp 21-38, p 24.
- [19] - Cf. Pires Vieira, Else Ribeiro : "Liberating Calibans: Readings of Antropofagia and Haroldo de Campos' poetics of transcreation", in Bassnett, Susan and Trivedi, Harish (ed.): *Post-Colonial Translation. Theory and Practice*, Routledge, 1999, pp 95-114.
- [20] - Delisle, Jean : « L'Histoire de la traduction : Son importance en traductologie, Son enseignement au Moyen d'un Didacticiel Multimédia et Multilingue », *FORUM*, Vol. 1, N°2, Octobre 2003, pp 1-1
- [21] - Cf. Dieter, Martin (2007) : « Le Shakespeare de Wieland entre lecteur et spectateur », traduction de Christine Roger, *Revue germanique internationale*, pp. 109-131
- Et
- Paulin, Roger : « Othello et la pratique traductrice des années 1760 : Wieland et Voltaire », traduit de l'allemand par Anne Sommerlat, *Revue germanique internationale*, n°5, 2007, pp. 13-21
- [22] - Jean-Patrice Courtois, « traduire et retraduire », in Jean-Patrice Courtois (s.l.d), *De la retraduction. Le cas des romans*, la Lettre volée, 2014, p 12
- [23] - Nabokov, Vladimir: *Lectures on Literature*, Edited by Fredson Bowers. Introduction by John Updike, harcourt, Inc., 1980, p 3.
- [24] - Pound, Ezra: « Guido's Relation », in Lawrence Venuti (ed.), *The Translation Studies Reader*, Routledge, 2002, pp 28-33
- [25] - Pour l'Énéide Klossowski et d'autres exemples de traduction-illumination, voir Berman, Antoine : *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, Seuil, 1999.
- [26] - Cf. Popa, Ioana : *Traduire sous contraintes. Littérature et communisme (1947-1989)*, CNRS Éditions, Paris, 2010
- [27] - Pour les raisons historiques de ce refus, voir : Mernissi, Fatema, *Scheherazade Goes West*. New York: Washington Square Press, 2001
- [28] - Pour plus de détails sur le rôle de Galland dans la création et la canonisation des Nuits, voir par exemple :
- Knipp, C.: "The "Arabian Nights" in England: Galland's Translation and its Successors", *Journal of Arabic Literature*, Vol. 5, 1974, pp. 44-54
- Rastegar, Kamran: "The Changing Value of "Alf Laylah wa Laylah" for Nineteenth-Century Arabic, Persian, and English Readerships", *Journal of Arabic Literature*, Vol. 36, n°3, 2005 pp. 269-287
- [29] - Berman, Antoine : *L'Âge de la traduction. « La tâche du traducteur » de Walter Benjamin, un commentaire*, Texte établi par Isabelle Berman avec la collaboration de Valentina Sommella, Intempestives, 2008, p 68, (c'est Berman qui souligne)
- [30] - Ibid, p 53.
- [31] - Ashcroft, Bill & Griffiths, Gareth, & Tiffin, Helen: *The Empire Writes Back. Theory and Practice in Post-colonial literatures*, Routledge, London and New York, 2nd Edition, 2002, pp 58-77
- [32] - Berman, Antoine : *L'Épreuve...*op.cit., pp 23-24